AMIR REZA KOOHESTANI

Amir Reza Koohestani a seize ans quand il rencontre l'écrivain Amin Faghiri qui lui fait lire Céline et Dostoïevski. Membre de l'*Iranian Youth Cinema Society*, il se découvre alors une passion pour l'écriture et publie ses propres premières nouvelles dans la presse de sa ville natale, Chiraz. À 18 ans, il assiste à un spectacle qui évoque le traumatisme de la guerre Iran-Irak. Il est fasciné par les acteurs qui, jouant dans un parc, dialoguent avec le public. Il rallie le Mehr Theatre Group et très vite s'attelle à l'écriture. Sa première pièce, *Et le jour n'advint jamais*, ne décroche pas l'autorisation de représentation du ministère de la Guidance islamique. S'inscrivant en rupture avec le style naturaliste et déclamatoire qui prévaut en Iran, les suivantes seront remarquées pour leur style poétique qui explore, avec un symbolisme critique, la vie quotidienne de personnages pris dans la tourmente de leur environnement. Après un passage à Manchester, où il étudie le théâtre documentaire, Amir Reza Koohestani retrouve Téhéran, où ses créations l'imposent comme un acteur majeur du renouveau théâtral dans son pays comme en Europe où il est régulièrement salué.

ET…

FOCUS MOYEN-ORIENT
Alors que j'attendais de Omar Abusaada, du 8 au 14 juillet à 18h30, gymnase Paul Giéra
Yitzhak Rabin : chronique d'un assassinat de Amos Gitaï, dimanche 10 juillet à 22h, Cour d'honneur du Palais des papes
Fatmeh de Ali Chahrour, du 16 au 18 juillet à 22h, cloître des Célestins
Leïla se meurt de Ali Chahrour, du 21 au 23 juillet, cloître des Célestins
99 de Marc Nammour, le 22 juillet à 22h, Musée Calvet
L'Orient en partage, lu par les Comédiens-Français, les 11, 12 et 13 juillet à 11h30, Maison Jean Vilar

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES
Programmation Moyen-Orient du 6 au 24 juillet
Une séparation par Asghar Farhadi, suivi d'une rencontre avec Amir Reza Koohestani, le 23 juillet à 11h, Utopia-Manutention

HEARING

Chaque fois qu'elle prend son vélo, Samaneh repense à Neda qui dévalait, libre, les rues encore désertes de Téhéran, à Neda qui ne reviendra pas de son exil en Suède. Elle repense à ce soir de Nouvel An où, restée à l'internat pour filles de son université, elle croit entendre le rire d'un homme provenant de la chambre de sa camarade. Voix réelle aux côtés de son amie censée rester seule ou voix tapie au creux de ses fantasmes d'adolescente ? Trop tard. La rumeur de la transgression absolue a couru. Un rapport est remis à la surveillante. Depuis douze ans, Samaneh revit en boucle l'interrogatoire subi, ressasse les réponses qu'elle ne peut plus changer, revit son « cauchemar de femme coincée dans la culpabilité ». Une sanction inconsciente qu'Amir Reza Koohestani, dans cet opus en clair-obscur, souligne d'un trait bleu qui ne la quittera plus. Cette voix, c'est aussi le ressort dramaturgique de la pièce. C'est la caméra subjective du metteur en scène iranien qui explose les limites spatiales du théâtre et les limites sensorielles de la représentation ; une navigation délicate dans les eaux elliptiques mais universelles de l'implicite. Là où courants intimes et sociaux se télescopent faisant rejaillir la violence sourde d'une vie passée sous les interdits.

—

Summoned by their dorm's prefect, who was warned by a report, two female students are asked to justify the alleged intrusion of a man in their dorm on New Year's Eve. Although it will never be solved, this mystery will radically change their lives.

LES DATES DE *HEARING* APRÈS LE FESTIVAL

– les 6 et 7 octobre 2016 au Festival des Arts de Bordeaux au Carré-Les Colonnes de Saint-Médard-en-Jalles
– du 11 au 19 octobre au Théâtre de la Bastille de Paris avec le Festival d'Automne à Paris
– du 22 au 23 octobre au TPR - Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds (Suisse)
– les 15 et 16 novembre au Théâtre la Vignette de Montpellier
– les 17 et 18 novembre à Espaces Pluriels de Pau
– les 25 et 26 novembre à Bonlieu Scène nationale d'Annecy
– les 1er et 2 décembre au Trident Scène nationale de Cherbourg
– du 6 au 10 décembre au Centre dramatique national de Normandie à Rouen
– les 13 et 14 décembre à La Comédie de Caen
– les 9 et 10 mars 2017 au Tandem Scène nationale, Théâtre d'Arras
– les 16 et 17 mars au Théâtre d'Arles
– du 21 au 24 mars au Centre dramatique national Besançon Franche-Comté
– les 28 et 29 mars au TAP de Poitiers
– le 1er avril au CSS Udine (Italie)
– du 4 au 7 avril au Lieu Unique de Nantes en co-accueil avec le Grand T
– du 27 au 29 avril au Onassis Cultural Center d'Athènes (Grèce)

#AMIRREZAKOOHESTANI
#HEARING
#BENOITXII

#FDA16

70e ÉDITION

Tout le Festival sur : festival-avignon.com

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ

FOCUS MOYEN-ORIENT

شنيدن HEARING

AMIR REZA KOOHESTANI

21 22 23 JUIL À 15H
24 JUIL
À 15H ET 20H

THÉÂTRE BENOÎT-XII

FONDATION CRÉDIT COOPERATIF
FONDATION D'ENTREPRISE

Téhéran

شنیدن HEARING

AMIR REZA KOOHESTANI

21 22 23 JUIL À 15H
24 JUIL À 15H ET 20H

durée 1h10
spectacle en farsi
surtitré en français et anglais

Avec Mona Ahmadi, Ainaz Azarhoush, Elham Korda, Mahin Sadri

Texte, mise en scène et scénographie Amir Reza Koohestani
Vidéo Ali Shirkhodaei
Musique Ankido Darash, Kasraa Paashaaie
Lumière Saba Kasmaei
Costumes et accessoires Negar Nemati assistée de Negar Bagheri
Assistanat à la mise en scène Mohammad Reza Hosseinzadeh, Mohammad Khaksari
Traductions française et anglaise, adaptation surtitrage Massoumeh Lahidji
Direction de production Mohammad Reza Hosseinzadeh, Pierre Reis
Administration et tournées Pierre Reis

Production Mehr Theatre Group
Coproduction La Bâtie Festival de Genève, Künstlerhaus Mousonturm Frankfurt am Main, BOZAR Centre for Fine Arts Brussels
Avec le soutien de l'Onda
En partenariat avec RFI, France 24 et Monte Carlo Doualiya
Résidence à l'Akademie Schloss Solitude d'octobre 2014 à mars 2015 à Stuttgart (Allemagne)

Spectacle créé le 15 juillet 2015 au City Hall de Téhéran (Iran).

ENTRETIEN AVEC AMIR REZA KOOHESTANI

Quel a été le point de départ de cette pièce dont vous êtes l'auteur et le metteur en scène ?
Amir Reza Koohestani : Il y a plusieurs éléments. D'abord, le film d'Abbas Kiarostami, *Devoirs du soir,* sorti en 1989. Pour ce documentaire, le réalisateur a interrogé de jeunes élèves sur leur rapport aux devoirs afin de pointer les failles du système éducatif iranien. Je me souviens que l'un d'entre eux était terrorisé à l'idée de parler parce que la porte de la classe était restée fermée. Il y avait une angoisse patente dans le film, celle d'une génération qui avait peur d'un pouvoir, en l'occurrence celui de leur enseignant. Je me suis également inspiré du travail de la plasticienne iranienne Shohreh Mehran, notamment d'une toile issue d'une série qui a pour thème « ce qui couvre » comme les bâches sur un échafaudage, les tissus qui masquent les visages des prisonniers en Iran ou encore les voiles que les femmes portent. Comme souvent lorsque je monte une pièce, ma propre vie m'a également influencé. Alors que j'avais 18 ans, je discutais avec ma petite amie Mahin – qui joue le rôle de la surveillante – de nos expériences de dortoirs universitaires. Chez les filles, un sujet revenait souvent : les garçons ! Il faut savoir que leurs dortoirs sont un peu comme des forteresses imprenables. Mahin me racontait que si un technicien devait fixer un climatiseur il était annoncé au micro à peu près dans ces termes : « Jeunes filles, s'il vous plaît, observez les convenances, vérifiez votre hijab, un homme va venir à l'étage. » Des années plus tard, je me suis demandé ce qui se passerait si une étudiante indiquait avoir entendu la voix d'un homme dans une des chambres de son dortoir. Et c'est devenu le point de départ de *Hearing.*

Cette anecdote mêle vie intime et réalité sociale, une constante dans votre travail. Cela vient-il de votre intérêt pour le théâtre documentaire que vous avez étudié à Manchester ?
Hearing n'est pas exactement une pièce politique qui reviendrait sur le droit des femmes. Bien sûr, cette lecture est latente en Europe comme en Iran mais elle se traduit de façon plus implicite qu'il n'y paraît. Vous avez remarqué comment les actrices, souvent, discrètement, remettent en place leurs voiles. Au-delà de la coquetterie, ce geste n'est pas anodin. Il me permet de montrer que ce voile qu'elles oublient parfois les rappelle à la réalité en occasionnant une gêne certaine. Il y a un regard sur la femme, mais il ne s'agit pas à proprement parler d'une pièce féministe. Je n'oppose pas les hommes et les femmes. D'ailleurs la surveillante qui interroge Neda et Samaneh est une étudiante qui a pris la responsabilité du dortoir pendant les vacances et non pas un fonctionnaire comme on aurait pu l'attendre. Car ce ne sont pas les hommes le problème, mais un pouvoir qui crée une situation d'angoisse et perturbe les consciences.

Face à ces perturbations, les protagonistes défendent très différemment leurs vérités, d'autant qu'il n'y a pas de preuves tangibles de la présence d'un homme dans le dortoir ce soir du Nouvel An.
La preuve n'est pas toujours nécessaire. Ce qui est important ici, c'est la capacité de persuasion. À l'époque des tragédies, la vérité était acceptée ou refusée. Aujourd'hui, nous sommes constamment obligés d'essayer de comprendre qui dit la vérité. C'est un peu la situation qu'elles vivent lors de cet interrogatoire où je tente de montrer la multiplicité des vérités en présence.

Samaneh a entendu une voix au sens propre mais elle a peut-être « entendu une voix » au sens figuré…
La voix a un statut particulier pour le public aussi. Au début du spectacle, il n'entend pas les questions que la surveillante pose aux étudiantes. Il doit donc se les formuler. C'est un peu du même ordre qu'imaginer le visage d'une personne que l'on ne connaît pas mais avec qui l'on parle au téléphone. Dans la pièce, les voix sont sur le plateau, dans la salle, hors champ, inaudibles, perturbées, dans la vie, dans la mémoire, dans l'esprit, mortes. En séparant les questions de la personne qui les pose au début du spectacle, j'interroge le statut de cette voix. Mais en multipliant les voix, j'interroge aussi la réalité de ce que l'on entend. Notre imagination reste suspendue à ce que les voix suggèrent. C'est ce qui arrive à Samaneh qui adapte son imagination à ce qu'elle entend.

Grâce à l'utilisation que vous faites de l'ellipse temporelle, on comprend que le moteur dramaturgique de la pièce, c'est la culpabilité de Samaneh.
Samaneh revit cette journée comme un cauchemar qui la hante, état que j'ai marqué sur elle avec la couleur bleue qui est un clin d'œil à *Blue Jasmine* de Woody Allen. Elle voudrait changer ses réponses, mais ce n'est pas possible car l'interrogatoire a déjà eu lieu. Elle incarne l'espace entre ce que l'on voit et ce que l'on entend. Cette vie bloquée entre le réel et l'imaginaire. Le moteur dramaturgique de la pièce, ce n'est pas seulement l'ellipse, mais le fait qu'une seule voix peut raconter plusieurs histoires.

La lumière, la musique et la vidéo comptent autant que le texte dans cette pièce. Comment l'avez-vous écrite ?
J'ai commencé par écrire une dizaine de pages, une sorte de plan. Et j'ai tout de suite travaillé avec les comédiennes à la table car je pars de leur façon de dire les dialogues – qu'elles lisent avec moi jusqu'à cinq fois par jour – afin de continuer à écrire l'histoire en la rendant vivante. J'observe les comédiennes s'emparer des personnages avec leurs tempéraments et je m'adapte. Je cherche à créer un lien textuel entre elles et leurs rôles en me servant de leurs caractères pour que le jeu et la langue soient naturels. La musique a d'ailleurs suscité un réel débat en Iran quand nous avons créé la pièce car elle est un mélange de musique populaire religieuse perturbée par de la musique électronique occidentale. Comme je voulais créer un espace plus grand, brouiller les frontières spatiales et temporelles pour dire ces deux mondes, le réel et l'imaginaire qui coexistent, je l'ai incluse dans le processus d'écriture. Cela m'a permis d'imaginer deux espaces, celui de la pièce et celui des comédiennes, et deux temporalités, celui de la jeunesse de Samaneh et celui de sa vie de femme. Elle m'a aussi permis d'introduire des valeurs de couleurs et de noir et blanc notamment dans la scène où les vélos apparaissent. Un moment métaphorique important car pour Neda et Samaneh, faire du vélo est leur seul espace de liberté.

Dans *The Time We Share Reflecting on and through Performing Arts*, vous expliquez avoir affaire à une double censure a priori, sur le texte et sur la représentation. Comment travaillez-vous en Iran ?
Avant la révolution verte de 2009, les artistes pouvaient encore trouver des moyens et des espaces pour travailler. Depuis, c'est devenu plus difficile. Mais le système s'est organisé autrement grâce au soutien populaire. Aujourd'hui le public pré-achète ses places et cet apport est complété par des fonds provenant de petits investisseurs qui s'improvisent producteurs car ils ont remarqué que la culture est rentable. Cela nous permet par exemple de louer une chambre dans un appartement où l'équipe peut se retrouver pour travailler. Quant à la censure, elle est toujours présente. Mais je dois dire que pour moi, elle n'est pas un obstacle. Je ne dis pas qu'elle est acceptable car il n'y a pas de liberté d'expression en Iran, mais comme je ne suis pas un metteur en scène de l'explicite, j'ai toujours plus ou moins réussi à la contourner…

—
Propos recueillis par Francis Cossu et traduits du farsi par Tahereh Lotfinia